

# Pistache

& Rhum banane



Sophia Peignot  
Roman

Sophia Peignot

Pistache & Rhum banane

© Sophia Peignot, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6742-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Chaque fois, c'est la même sensation. Je n'en reviens toujours pas. Je travaille chez *Vlogue*. Enfin, je ne suis qu'une simple stagiaire, mais c'est déjà beaucoup pour moi.

Je lève les yeux sur la façade de style haussmannien, typique des beaux immeubles parisiens, et je lis une nouvelle fois : *Vlogue*. C'est bien ici, il n'y a aucun doute.

J'inspire profondément l'air saturé et glacial de Paris en cette période de fin d'année, et pousse le joli tourniquet doré qui me permet d'atteindre le Graal : le hall de cent mètres carrés avec une hauteur sous-plafond à donner le vertige. Toutes les couvertures déjà parues du magazine y sont accrochées, méthodiquement encadrées et disposées au millimètre près.

« Ce hall, c'est notre vitrine. Il doit être impeccable » répète sans cesse Alexander.

Alexander Stone, c'est notre directeur. C'est lui qui dirige le magazine depuis quelque temps.

*Vlogue* est une revue hybride entre *Vogue* et les blogs les plus branchés du moment.

Pour résumer, il fait partie de l'élite de la presse, avec ses pages en papier glacé au grammage à faire pâlir d'envie les petits « magazillons de pacotille », comme les appelle Alexander.

Y sont recensés les blogs les plus suivis, et d'autres moins connus, mais qui le deviennent incontestablement dès qu'ils apparaissent dans la revue. Autant vous dire que tous les blogueurs rêvent de figurer dans ses colonnes. Enfin, pas toutes les colonnes.

Il y a, sur une double page, une rubrique qui s'intitule : « Top of the flops ».

Tout est dit. Si votre blog y est cité, vous pouvez aussitôt le boucler, parce qu'il y a de fortes chances pour que tout le monde déserte, une fois qu'il sera

épinglé sur le mur de la honte.

Enfin bref, l'heure est aux réjouissances. Ne nous égarons pas !

Comme je vous le disais, je suis « heu-reuse »

Je travaille dans cet univers qui me fait rêver depuis toujours, sauf que cela ne fait qu'un tout petit mois que j'y suis. Avant, je travaillais dans la boulangerie familiale, en Province. Mes parents ont une belle réputation par chez eux, et ils font les millefeuilles au spéculoos comme personne. En toute objectivité, évidemment.

Toujours est-il que j'aime écrire depuis que je sais tenir un crayon, je dirais. Déjà au lycée, j'étais rédactrice en chef d'un petit journal que nous avions mis sur pieds avec ma meilleure amie, Carla. Bon, rien à voir avec *Le Monde* ou *Le nouvel Obs*, mais mon professeur de Français m'avait vivement encouragée à poursuivre dans cette voie.

Et c'est ce que j'allais faire.

J'avais déjà repéré dans quelle école je pourrais m'inscrire une fois mon baccalauréat en poche. Et nous avions même prévu de trouver une collocation sur Paris avec Carla. Tout était déjà tracé. Mais le destin n'était, semble-t-il, pas tout à fait d'accord.

À peine quinze jours avant mon grand départ, mon père a fait une crise cardiaque. Il était suivi depuis un long moment déjà, et son cardiologue ne cessait de lui répéter que son hygiène alimentaire n'aidait pas.

Mon père est du genre épicurien. Impossible pour lui de renoncer à la bonne chère. D'ailleurs, il porte son goût pour la gourmandise dans son ventre plutôt bien rembourré.

Enfin ça, c'était avant.

Je vous disais donc qu'il avait fait une crise cardiaque, mi-août, peu de temps avant ma rentrée en école de journalisme. J'ai l'air de parler de tout cela de façon détachée, mais je peux vous assurer qu'à l'époque, j'ai eu la peur de ma vie.

Carla était chez nous pour un barbecue. Nous étions excitées comme des poux à la rentrée des classes, en montrant à mes parents les photos du studio que nous

avons enfin réussi à trouver. Nous devions partager une pièce de trente mètres carrés, mais nous étions les plus heureuses du monde. Nous allions avoir ce petit chez nous dont nous avions toujours rêvé.

Depuis notre rencontre en CE1, dans la classe de Madame Bougrenelle (le sosie de Fiona dans Shreck, mais la version ogre, vous voyez ?), nous avons établi que nous partirions à la faculté ensemble, à Paris. C'était ainsi. Alors, à deux doigts de la réalisation de notre projet de toute une vie, imaginez un peu notre état !

Mais là, entre le fromage et le dessert, mon père a fait un malaise. Il a commencé à se serrer la poitrine avec sa main droite et est tombé, la tête la première, dans le fondant chocolat-noisette.

Heureusement, les secours sont vite arrivés et le pire a ainsi pu être évité.

Sauf que cette fois-ci, le cardiologue s'est vraiment montré peu commode avec mon père, soutenu par ma mère qui menaçait son époux d'un doigt rageur entre deux sanglots.

Ma mère, c'est une crème. Je vous jure, elle m'épate ! Elle trouve toujours le bon chez chacun de nous. Une fois, un sale gosse a balancé une boule de boue, pile au milieu de la vitrine de la boulangerie. Mon père est sorti comme une furie, son torchon à la main en promettant au gamin des « tu vas voir si je t'attrape ». Ma mère quant à elle s'est contentée de nettoyer tout tranquillement en me répétant à quel point elle était épatée par la justesse du tir. « En plein milieu Val', tu t'en rends compte ! Il est fort ce petit, je n'y serais jamais parvenue, je pense ». Et le pire, c'est qu'elle était vraiment sincère.

« Si quelqu'un te frappe, tends l'autre joue ». Voilà qui résume bien ma mère !

En ce qui concerne mon père, on était plus dans du « Si quelqu'un te frappe, attends un peu que je l'attrape ! ». Bon, par contre, entre son embonpoint et son allergie avérée au sport, il ne courait pas bien vite. Donc les menaces en l'air étaient assez risibles, je dois dire. Surtout qu'avec sa tête de nounours, il était bien incapable de faire peur à qui que ce soit. Mais bon, par principe, il aimait râler.

Je parle au passé, mais n'allez pas croire qu'il n'est plus là. Il est bel et bien parmi nous et dans une forme olympique.

Après sa crise, suite à laquelle il aurait « tout à fait pu y rester » selon son cardiologue, ma mère lui a posé un ultimatum : « si tu ne changes pas tes habitudes, je pars », lui avait-elle dit sans sourciller.

Bien sûr, elle ne serait jamais partie. Mon père le savait pertinemment, elle l'aimait bien trop pour cela. Mais c'est parce qu'il l'aimait tout autant qu'il l'avait écoutée. Il avait revu à la baisse sa consommation de sucre et de sel et s'était même mis au sport.

Lui qui se vantait de n'avoir jamais cédé à la drogue que représentait le sport pour certains accros au jogging, avait commencé par de la marche, qui s'était transformée en marche nordique, pour finir en jogging quotidien, trente-huit kilos de moins plus tard.

Il est méconnaissable. Il ne râle même plus, et ça, ce n'est pas rien.

Tout cela pour vous dire qu'à présent, mes parents vont très bien, leur boulangerie est toujours aussi convoitée, et je suis extrêmement heureuse de les voir ainsi épanouis et en pleine forme.

C'était loin d'être le cas ce fameux été. Celui où tout a basculé. Celui où mes projets ont volé en éclats.

La boulangerie de mes parents était tout ce qu'ils avaient. Ils avaient sué sang et eau pour qu'elle devienne ce qu'elle était : la meilleure boulangerie d'un périmètre assez conséquent.

Alors, quand mon père a fait sa crise et que son cardiologue a exigé le repos complet sous peine de risque de récurrence, ma mère l'a pris très au sérieux. Hors de question qu'il remette les pieds dans la boulangerie tant que le cardiologue n'aurait pas donné son feu vert.

Mais comment faire ? Ils étaient seuls dans cette aventure, enfin presque. Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours aimé pâtisser. Mon père m'a transmis son amour pour ces petites choses sucrées qui savent si bien attiser l'envie.

Déjà à huit ans, je réalisais des éclairs au chocolat dignes de ceux de mon père et les clients avaient décrété que je finirais chef pâtissier. Je reprendrais forcément la boulangerie familiale, avec « mon talent ».

Mais mes parents ne voulaient pas cela pour moi. Ils savaient à quel point

c'était une vie de sacrifices et ils me poussaient à faire autre chose, à suivre ma propre voie, celle de l'écriture.

C'est ainsi que j'avais un jour pris la décision de devenir journaliste.

Mais, cet été-là, j'ai tout abandonné. Impossible de partir à Paris, bien tranquille dans mon école de journalisme, en laissant mes parents se débattre pour faire survivre la boulangerie. Je connaissais toutes les recettes de mon père sur le bout des ongles, personne n'était mieux placé que moi pour prendre le relais, le temps de sa convalescence.

Évidemment, ils ont essayé de m'en empêcher. Et mon père s'est senti tellement coupable. D'ailleurs, plus tard, il m'a dit que s'il avait opéré un changement aussi radical dans son alimentation, ce n'était pas uniquement pour ma mère, mais aussi parce que c'était son état qui m'avait conduite à renoncer à mon rêve.

J'ai alors dû abandonner Carla, qui avait retrouvé une nouvelle colocataire en la personne de Soline, une copine de lycée. Je ne vous dis pas comme j'ai été jalouse quand elle me l'a annoncé. Ce studio, nous l'avions trouvé à deux, et savoir qu'une autre allait prendre ma place, m'avait fendu le cœur. Mais elle n'avait pas eu le choix. Les loyers à Paris sont si élevés que c'était impossible pour elle de l'assumer seule.

Alors voilà, Carla est partie à Paris, et moi je suis restée dans ma petite Province où je connaissais tout le monde et dans laquelle plus aucune surprise ne me donnerait le frisson que nous attendons tous.

Mais mes parents avaient besoin de moi, même s'ils s'entêtaient à me répéter le contraire. Je ne leur ai pas laissé le choix. Ils avaient toujours travaillé comme des acharnés pour que je ne manque de rien et il était temps pour moi de leur renvoyer l'ascenseur.

Il a fallu deux mois de repos pour que le cardiologue autorise mon père à revenir quelques heures par semaine à la boulangerie. Et ce n'est qu'au bout de plusieurs mois qu'il a pu reprendre à temps plein, et cela grâce à son changement radical de vie.

Sauf que, de mon côté, j'avais pris mon rythme de croisière et mes petites habitudes bien huilées. Et au fond de moi, je crois que j'avais la trouille de ne pas réussir. J'avais peur que mon projet qui m'avait tant fait rêver soit finalement

inaccessible.

J'éprouvais cette désagréable sensation oppressante qui nous envahit quand on se trouve devant le fait accompli.

## 2

— Inutile d’insister, je ne te laisserai pas renoncer à tes rêves, Valentine. Tu n’as que vingt-quatre ans, tu as toute la vie devant toi et je veux que tu fasses quelque chose qui te plaît vraiment, quelque chose qui te donnera envie de te lever chaque matin.

— Mais maman, j’aime pâtisser, ce n’est pas nouveau.

— Je le sais, mais c’est l’écriture qui te plaît et c’est ce que tu avais prévu de faire avant que nous ne venions gâcher tes projets.

— Arrête avec ça, maman. Vous n’avez rien gâché du tout. J’ai été très heureuse de pouvoir vous aider.

— Et nous aussi. Sans toi, je ne sais pas ce que notre boulangerie serait devenue.

— Allez, Mireille, tu ne vas pas te mettre à pleurer maintenant. On est là, tous les trois, et on va tous bien. Sèche un peu tes larmes, ma poule.

Mon père a toujours surnommé ma mère « ma poule », ce qui a fait de moi sa « poulette » en toute logique. Mais celle-ci s’est arrêtée à nous deux, puisque mon père est le « loulou » de ma mère, rien à voir avec la volaille.

Bref.

— Moi ça me va de travailler avec vous. Et puis ça vous soulage, non ? C’est bien que je sois là, vous pouvez souffler un peu.

Parmi la liste des raisons qui ont soudain insufflé en moi la peur de me lancer, il y a, en numéro un, l’état de santé de mon père. J’ai eu si peur en imaginant qu’il pouvait nous quitter ainsi, du jour au lendemain, que je me refusais à le laisser assumer seul de nouveau, le côté pâtisserie.

— Ma poulette, je sais que tu veux nous aider, et franchement, tu as géré comme une championne. Mais je suis en excellent état, et ce n’est pas moi qui le dis, c’est mon médecin et aussi mes analyses. Je suis parfaitement capable de